

T

Priya Ragu
La Suisse rayonnante

SOCIÉTÉ

Fatigue de l'image?
La voix revient en force
sur les réseaux sociaux

ART

Après Venise,
la Collection Pinault
s'installe à Paris

ARCHITECTURE

Un entretien avec
Lacaton et Vassal,
Pritzker 2021

Il fera beau demain...

RÉNOVER PLUTÔT QUE RASER, OUVRIR AU LIEU DE CONDAMNER, UTILISER DES SERRES POUR TRANSFORMER DES LOGEMENTS COLLECTIFS... L'APPROCHE PRAGMATIQUE D'ANNE LACATON ET JEAN-PHILIPPE VASSAL ÉTAIT EN AVANCE SUR SON TEMPS. LES DEUX FRANÇAIS SONT LES LAURÉATS DU PRIX PRITZKER 2021
par Achille Racine



l'heure dite, je sonne un peu fébrile.

Anne Lacaton a elle-même fixé le rendez-vous. Je ne sais pas exactement à quoi je m'attendais... Mais lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent au 7^e et dernier étage, je suis un peu surpris. Des tables, des livres et des ordinateurs. Un atelier d'architecte tout ce qu'il y a de plus ordinaire, et rien qui semble

A



être là pour impressionner le visiteur. Assis à son ordinateur au milieu de ses collaborateurs, Jean-Philippe Vassal me salue aimablement et m'emmène dans une petite salle, un peu sur le côté. Il fait très beau ce jour d'avril 2021 et, voyant que je regarde par la fenêtre, il me glisse avant de s'asseoir: «On a toujours été attirés par le ciel avec Anne. Tous les bureaux où on a travaillé étaient au dernier étage pour qu'on puisse voir les nuages arriver, les voir bouger...»

«Lacaton Vassal», c'est comme ça qu'ils sont connus dans le milieu des

architectes, viennent d'obtenir le Prix Pritzker, qui récompense l'ensemble de leur œuvre. Plusieurs maisons, des dizaines de logements collectifs et sociaux, quelques bâtiments d'enseignement, dont l'école d'architecture de Nantes, des espaces d'exposition, dont le Palais de Tokyo, qu'ils réhabilitent en 2002. Mais qui aurait pu penser, il y a encore quelques années, que la petite trentaine de bâtiments, presque tous situés en France, leur vaudrait un jour d'obtenir la plus haute distinction de leur discipline? Certainement pas le

Ouvrir et ajouter. C'est la stratégie déployée par Lacaton et Vassal sur les projets de réhabilitation de logements, ici à Saint-Nazaire.

grand public, pour lequel ils restent de parfaits inconnus, mais pas non plus leurs pairs.

RÉNOVER ET EMBELLIR

Si tout le monde salue «la démarche», au fond «Lacaton Vassal» agacent: la banalité de leur écriture et des matériaux employés, le refus de l'originalité, presque puritain, tout cela chatouille un peu trop ce qu'il reste de formation Beaux-Arts chez certains...

Et puis, il y a dix ans, avec l'architecte Frédéric Druot qui est un



peu le troisième homme du tandem, le bureau démontre qu'il est possible de rénover de manière ambitieuse une centaine de logements sociaux dégradés promis à la démolition. Sans déloger les locataires. «Pour la tour Bois-le-Prêtre à Paris, tout est parti d'une analyse très précise et sans a priori de ces logements de l'après-guerre. Nous sommes souvent surpris de constater que deux bâtiments modernistes qui utilisent les mêmes systèmes constructifs, qui ont les mêmes plans intérieurs ou presque, peuvent avoir des destins

complètement différents. C'est vrai que certains bâtiments sont dégradés, un peu étriés, mal-aimés surtout par les gens qui ne les habitent pas, mais leur qualité première, c'est d'être habité! Le plus souvent, il a juste manqué un peu de générosité sur l'ouverture vers l'extérieur, les baies vitrées... Mais il suffit de se dire que ce qui n'a pas été fait à l'époque, il est possible de le faire aujourd'hui, très simplement.»

Quelques années plus tard, les trois architectes, associés à Christophe Huttin, vont réitérer la prouesse à

Le travail de Jean-Philippe Vassal et Anne Lacaton (ci-dessus) se distingue notamment par l'emploi de matériaux banals associés au monde horticole.



Bordeaux et transformer 540 logements répartis dans deux grandes barres de 11 étages, elles aussi promises à la démolition. Ils transforment aussi l'expérimentation en une démonstration magistrale. Avec la même stratégie de projet, ambitieuse et simple: ouvrir et ajouter. «A Bordeaux Grand Parc, de la même manière, on a regardé attentivement, logement par logement, et on s'est dit qu'il faudrait ouvrir, supprimer l'allège des fenêtres pour faire de grandes baies vitrées. Ajouter, cela consiste à faire l'inventaire de ce qui manque, de ce qu'il n'y a pas... En ajoutant un grand jardin d'hiver qui double quasiment la superficie, cela permet de décompresser la totalité du logement et de tourner autour, comme on tourne autour d'une maison. Et même si la chambre reste trop petite, ça ne fait rien, on peut ouvrir la porte et on sort les jouets, ou même le lit, dans le jardin d'hiver. Cela crée ce qu'il manquait: un espace pour faire sécher le linge, monter son vélo, prendre le soleil, regarder les nuages...»

C'est depuis l'intérieur qu'on peut vraiment juger de la pertinence de la démarche – rares sont d'ailleurs les architectes qui, comme eux, photographient les appartements avec le mobilier des habitants dans toute sa banalité, mais aussi sa poésie. «Le plus important dans tout ça, c'est de pouvoir garder les locataires sur place: pour certains, cela fait plus de trente ans qu'ils y habitent, ils y ont vu grandir leurs enfants. Ils y ont passé un temps incroyable à décorer, à améliorer leur logement. A chaque fois que nous retournons observer comment les gens vivent là-bas, nous sommes surpris de voir comment ils

s'emparent de ces extensions, qui amènent presque 50% de surface en plus, avec plaisir et appétit. Cela produit de grands logements très atypiques.» Il est vrai que comparé à de nombreuses constructions neuves, on est frappé par les possibilités d'ouverture sur l'extérieur, par la générosité et la luminosité de ces intérieurs dédoublés par un jardin d'hiver.

Ajouter, l'idée est d'une simplicité radicale: une structure de béton préfabriquée est montée le long de la façade existante, qui est ensuite «ouverte» au moyen de grandes baies vitrées. Pourtant cette idée va complètement à l'encontre de la politique menée par l'Etat français depuis le début des années 2000. «L'Etat finance des démolitions-reconstructions et donne 167 000 euros par logement, alors que ces expériences ont montré qu'il est possible de transformer ces logements pour le tiers de ce prix... Ou d'en rénover trois fois plus. Mais

pour ça, il faudrait pouvoir travailler en amont. Souvent, l'architecte arrive en dernier, tout est déjà décidé: plan d'urbanisme, programmation, cahier des charges, budget, ou le bâtiment est déjà démolit et les arbres rasés... Il y a sans doute un manque de confiance dans les capacités des architectes et dans leurs compétences: savoir discuter et écouter ce que les gens ont à dire par exemple, tout cela est complètement sous-exploité!»

«On sent bien qu'il y a un intérêt pour notre démarche. Mais c'est toujours catalogué comme expérimental, et quand c'est expérimental, en général ça tombe à l'eau.»

MATÉRIAUX HORTICOLES

A la fin de l'été 2008, alors qu'ils n'en sont qu'aux études pour la tour Bois-le-Prêtre, s'ouvre la première grande exposition rétrospective sur leur travail à la Cité de l'architecture, à Paris.

Le plus important, c'est de pouvoir garder les locataires, qui pour certains occupent ces appartements depuis trente ans. Ci-dessous, et à gauche également, la tour Bois-le-Prêtre, à Paris.

Hasard du calendrier, au même moment éclate la crise financière. Suivie de très près dans les consciences par toutes les autres, sociale, écologique... Et, tout d'un coup, le discours et les projets de Lacaton et Vassal ont pris un relief nouveau.

L'emploi de matériaux issus de systèmes horticoles – tôle galvanisée ou polycarbonate ondulé –, les serres utilisées comme des ready-made, puis, un peu plus tard, les étranges coussins transparents en toile de plastique gonflée, tout cet attirail, associé dans l'imaginaire commun aux principes bioclimatiques, est sans doute ce qui frappe le plus le public: «Ce que nous aimons dans l'idée d'adjoindre des serres à des logements, c'est que ce n'est pas un rapport «technique» à l'écologie, c'est un véritable plaisir de l'espace. Si ces serres fournissent un environnement optimum pour les plantes, cela doit être pareil pour le



«On se demande souvent pourquoi, aujourd'hui, les villes ou les Etats ont abandonné cette exigence de mener le jeu fermement sur la question du logement et de son ambition»

Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal

corps humain... *(Rires.)* Au départ, c'était très intuitif, ce n'était pas fondé sur des calculs, comme ceux que l'on doit fournir aujourd'hui. On l'a fait sur notre premier projet en 1993 – la maison Latapie à Floirac – et puis c'est devenu un principe: une enveloppe qui capte l'énergie et l'autre qui la stocke, dans la masse en béton des planchers. Et comme on a vu que ça fonctionnait, on a continué sur les logements collectifs, comme à la Cité Manifeste de Mulhouse où on a simplement posé des serres horticoles sur un premier niveau en béton.»

Avec le renouveau des préoccupations environnementales en toile de fond, tout cela intrigue: jardins d'hiver et captation des apports solaires, confort thermique et climatique, intérieurs inondés de lumière et protégés des regards par l'ondulation du polycarbonate. «On nous interroge sur les surchauffes en été, les déperditions en hiver, mais c'est



PHOTO: PHILIPPE RUVAULT

quelque chose d'assez récent, cette idée de se couper du climat extérieur, une trentaine d'années peut-être. Le climat est devenu «responsable» de la surconsommation énergétique. Et au lieu de réfléchir à ce qu'il pourrait nous amener, au lieu de le considérer comme une ressource, on cherche à s'en isoler au moyen de 10 puis 20, 30, 40 cm de laine minérale. Une serre ou un jardin d'hiver, c'est justement l'inverse, mais c'est vrai qu'à chaque fois ce sont des combats assez épiques, surtout avec les bureaux d'études. C'est quand même devenu un peu plus facile ces derniers temps, parce qu'on a réussi à faire évoluer la réglementation thermique et à faire intégrer l'idée d'apport solaire dans les calculs.»

PRAGMATISME

Mais, en définitive, ce qui va retenir l'attention, c'est la capacité de Lacaton et Vassal à utiliser le budget avec un pragmatisme exemplaire, à établir

L'idée est simple: une structure de béton préfabriquée est montée le long de la façade existante, qui est ensuite «ouverte» au moyen de grandes baies vitrées. Ici, le quartier Grand Parc à Bordeaux.

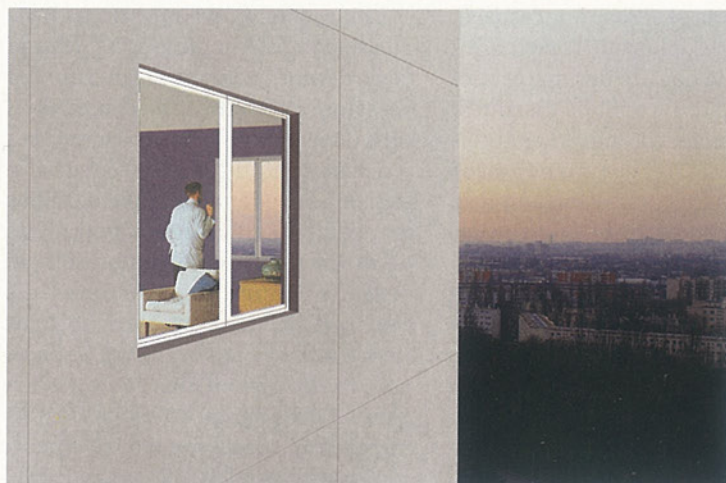
des priorités: la générosité de l'espace, des ouvertures, plus que l'originalité formelle ou la qualité des matériaux et du second œuvre. Et ce discours, beaucoup vont le reprendre. Les architectes, d'abord. Les commanditaires ensuite, plus soucieux d'économie de moyens et de démarche environnementale. Ils vont eux aussi pousser les architectes à ranger leurs résilles légères et à ressortir en hâte leur costume de M. Frugal. «Tout le monde emploie les mêmes mots, on vend 2 m 50 de balcon comme un logement avec terrasse, on vante la «générosité» de 30 m² d'espace communs... Parfois, j'ai l'impression que plus personne ne se rend compte du décalage entre le discours et la réalité.»

«Vous savez, le monde des prix et de la communication n'est pas celui des décideurs, c'est à ce niveau-là que ça n'évolue pas... En France, depuis quinze ans, l'Etat a consacré 15 milliards d'euros à démolir 200 000 logements

et à en reconstruire 190 000...» Il y a quelque chose du ping-pong dans la façon d'Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal de construire un discours à deux voix, de repartir du mot de l'autre, très précisément là où il l'a laissé. Aussi, le lecteur ne nous en voudra pas de ne pas les créditer individuellement. Mais pour une fois, Anne Lacaton semble presque couper son associé: «Mais ceux qui décident ont leurs chiffres aussi! Et il n'y a pas vraiment de place pour la discussion! Bien souvent, l'argument économique n'est pas le plus important: quand on n'arrive pas à régler les questions de paix sociale, on demande à l'urbanisme de s'en charger... par la démolition! Mais cet argument-là, il n'est pas possible de le formuler ouvertement.»

Dehors, passe un gros nuage gris, et un silence un peu plus long que les autres, comme un découragement... Mais très vite, le soleil revient. Il y a quelques mois, dans ce contexte de





pandémie si particulier, le duo obtient le Prix Pritzker, plus connu pour récompenser des pratiques formelles ou artistiques que pour souligner, comme le jury l'a pourtant fait, leur attachement à «redonner de la vigueur au rêve moderniste d'améliorer la vie du plus grand nombre». D'une pratique expérimentale dans une époque qui avait d'autres préoccupations, Lacaton et Vassal sont devenus, sans doute bien malgré eux, les chefs de file d'une attitude en phase avec l'époque. «Le modernisme, c'est avant tout une architecture qui s'adresse à tous, et plus seulement à l'Eglise, aux rois, aux banques et aux grandes sociétés industrielles. Les logements les plus remarquables de l'époque sont d'ailleurs souvent des logements sociaux... Quelle générosité, quelle liberté, surtout si on les compare avec la pauvreté de la production moyenne d'aujourd'hui. S'il y a une leçon à en tirer, c'est que partout où il y a une générosité dans les logements, il a fallu une ambition publique ou collective derrière. On se demande souvent pourquoi les villes ou les Etats ont abandonné cette exigence de mener le jeu fermement sur la question du logement et de son ambition.»

Lacaton et Vassal, qui utilisent souvent de petites simulations avant/après pour expliquer leurs interventions, ont réalisé un collage frappant en partant, non pas de la célèbre unité d'habitation de Le Corbusier, mais d'une maison issue des fameuses Case Study Houses, ce programme de construction économique lancé à Los Angeles dans la période de l'après-guerre. «Quand on était à l'école, ces

maisons construites par Ray et Charles Eames, par Pierre Koenig et d'autres, c'était l'archétype de l'endroit où nous aimerions vivre. Il y avait cette impression de liberté alors que ces maisons ne sont pas si grandes au fond, il y avait cette fluidité qui permet d'aller de la cuisine à la salle de bains en passant par le jardin... et en même temps on se disait que ça ne pouvait pas être le seul luxe de gens qui ont la chance d'avoir un beau terrain! C'est là qu'est venue cette idée des collages, des superpositions... Pour donner suffisamment d'espace à chacun, cette même qualité de vie, mais en ville! En fait c'est un peu la condition sine qua non pour densifier...»

RÊVES NON EXPRIMÉS

La génération suivante, cette «nouvelle scène» française talentueuse qui a fait sienne les matériaux de prédilection et la démarche «réaliste» de ses prédécesseurs, semble cependant, parfois, plus sensible au minimalisme des lourdes ossatures de béton, à une certaine rigueur dans l'écriture – en un mot, au style – qu'au pragmatisme de l'approche et à l'économie de moyens. Et un nouveau discours a émergé, dans lequel Lacaton et Vassal ne semblent pas complètement à l'aise. «Je ne crois vraiment pas que l'on soit dans la sobriété. Ou même la frugalité. Comme si le cœur de notre travail, c'était le minimum, et que le reste était un peu superflu. C'est justement l'inverse. En fait, je dirais qu'on cherche les chemins les plus directs pour se consacrer à l'essentiel: la générosité de l'espace, des ouvertures sur le ciel et les nuages... Et puis parfois, un peu plus, des rosiers,

Lacaton et Vassal utilisent souvent de petites simulations avant/après pour expliquer leurs interventions, comme ci-dessus.

A droite, le FRAC de Dunkerque: pour laisser libre le hangar de construction navale rénové, ils le dédoublent par une structure translucide.

des bougainvilliers sur les balcons, des carreaux de céramique émaillés...»

Les rayons du soleil couchant illuminent maintenant un rideau argenté situé au fond de la pièce. Ils me font tous les deux face, un peu éblouis par le soleil et à ce moment précis, je regrette vraiment qu'ils aient refusé de se plier au portrait photographique qui aurait dû illustrer cet entretien. Cela fait presque deux heures que nous parlons et ils sont sans doute un peu surpris que nous n'ayons pas abordé les autres projets: le FRAC de Dunkerque par exemple, où pour laisser libre un immense hangar de construction navale rénové, ils le dédoublent par un second hangar translucide qui accueille les espaces d'exposition... Une autre fois peut-être.

En définitive, on aurait tort de ne retenir de Lacaton et Vassal que le pragmatisme. «Dans chaque projet, dans chaque contexte, derrière le possible, il faut chercher ce qui est impossible et qui, avec le travail, avec la recherche, va devenir possible. Il ne faut pas répondre seulement à un besoin, mais aussi aux rêves non exprimés. C'est toujours un peu compliqué à expliquer... (Rires.) Le métier d'architecte est très sérieux et rigoureux, avec tout un tas de contraintes que l'on sera obligés de respecter, à 500%. Mais une fois qu'on a dit ça, on peut l'oublier immédiatement... Ce qui permet de partir dans les nuages, et dans les nuages, on peut rêver à quelque chose d'abstrait, de généreux, de large, de libre. Ensuite, notre travail d'architecte, c'est de faire redescendre ce rêve, de le faire se poser sur le site, délicatement, de l'adapter, et de créer encore...» ■

